

Maignan Christophe

Le Rêveur

Collection « Edgar »

Merci d'avoir téléchargé cet extrait.
Bonne lecture

Conception graphique : Maignan Christophe
Crédit photo couverture : Christopher Ley

© Maignan Christophe, 2023
Code ISBN : 9 798 374 271 515

Marque éditoriale : Independently published

Tous droits réservés

À mes bro

UN RÊVE

En des visions de la nuit, j'ai bien rêvé
de joie défunte, mais voici qu'un rêve
tout éveillé de vie et de lumière m'a
laissé le cœur brisé.

Ah ! qu'est ce qui n'est pas un rêve de
jour pour celui dont les yeux portent
sur les choses d'alentour un éclat
retourné au passé ?

Ce rêve béni, ce rêve béni, pendant
que grondait le monde entier, m'a
réjoui comme un cher rayon guidant
un esprit solitaire.

Oui, quoique cette lumière, dans
l'orage et la nuit, tremblât comme de
loin, que pourrait-il y avoir brillant
avec plus de pureté, sous l'astre de
jour de Vérité.

EDGAR ALLAN POE, Poèmes

Encore un réveil difficile. La nuit de Marc a été des plus agitées ; humide aussi, comme le démontrent ses draps qui lui colle à la peau. Il se dit que si les choses continuent sur cette voie, dans pas longtemps, il se remettra à pisser au lit comme lorsqu'il était plus jeune. Cette pensée fugace appelle un souvenir auquel Marc ne parvient pas à échapper. Il revoit l'image de sa mère l'extirpant du lit à chaque fois que sa vessie lui faisait défaut. Il entend encore ses hurlements :

- « Viens par-là, espèce de sale petite pisseuse. Je vais te montrer comment on éduque les animaux dans ton genre. Et ne t'avise pas de pleurer. Que je ne t'entende pas moufter, pleurnicheuse de merde. »

Elle le traînait ainsi jusqu'aux toilettes, par les cheveux ou en lui arrachant à moitié l'oreille.

La tête au-dessus de la cuvette, Marc avait appris à retenir ses larmes. Très jeune, on lui avait fait comprendre que montrer ses émotions pouvait être dangereux. Sa mère lui demandait alors de fourrer sa tête dans la cuvette et si le

jeune Marc, prostré à quatre pattes sur la faïence, ne s'exécutait pas, elle lacérait son postérieur à coup d'une bonne vieille ceinture en cuir qui avait appartenu à son père. Il avait bien essayé de résister les premières fois, mais sa mère savait se montrer convaincante et elle jouait de la ceinture avec une dextérité à faire peur. Il finissait toujours par se retrouver la tête dans la cuvette et toujours elle finissait par lui rincer la gueule en tirant la chasse d'eau...

Une ou plusieurs fois en fonction de son niveau d'énervement.

En y repensant, ce n'était pas si terrible que ça. Humiliant oui, mais au début cela n'était que de l'eau. Par la suite, voyant que son éducation pourtant très stricte ne semblait pas être adaptée à son fils, sa mère décida de corser les choses et de lui faire littéralement comprendre qu'il n'était qu'une merde. Il avait 6 ans quand il apprit cette vérité sur lui-même. Le fait que sa mère ne tire plus la chasse la veille et qu'elle fasse flotter la tête de Marc au milieu de ses étrons dans une eau viciée par l'urine avait eu tendance à rendre la leçon assimilable très rapidement ; même pour Marc.

Alors qu'il s'extirpe de son lit, Marc fait tout son possible pour chasser l'image des merdes de sa mère flottant devant ses yeux. *Les cauchemars ne finissent pas forcément lorsqu'on s'éveille*, pense-t-il. Marc aurait besoin d'aller pisser, mais il refuse d'entrer dans les toilettes pour le moment, il ne se l'avoue pas, mais il a peur d'y trouver sa mère la ceinture tournante et sifflant au-dessus de la tête, hurlant : FOUS-MOI TA TÊTE DE PISSEUSE LÀ OÙ ELLE MÉRITE D'ÊTRE !

C'est une constante étrange que pour humilier les jeunes garçons ont les assomme d'insulte féminine. Pas étonnant que certains considèrent le beau sexe avec autant de mépris, se dit Marc.

Une fois sorti du lit, Marc file directement sous la douche afin d'éliminer l'odeur de sueur qui transpire du moindre pore de sa peau. Il commence par faire couler une eau très chaude afin de décoller la crasse que ses cauchemars ont laissée sur son corps. L'eau est tellement chaude que sa peau tire doucement, mais sûrement sur le rouge. Se disant qu'il n'a de compte à rendre à personne et faisant fi des conventions tacites auxquelles se plient l'humanité, Marc décontracte sa vessie et laisse un jet d'urine à l'odeur âcre

s'écouler le long de ses jambes. Bientôt l'odeur de l'urine est remplacée par l'odeur du gel douche mentholé qu'il utilise. *Si seulement il était possible de laver son cerveau aussi facilement.*

Lorsqu'il ressort de la douche, Marc se sent mieux et pas uniquement parce qu'il a pu vider sa vessie. Quand l'eau froide est venue remplacer l'eau brûlante, les derniers relents de ses rêves se sont envolés. Cela fait quelques années qu'il procède ainsi et pour le moment ce petit rituel matinal ne lui a jamais fait défaut.

Les nuits sans rêves, ou plutôt les réveils où ces derniers sont oblitérés comme s'il n'avait même pas eu lieu, voilà un luxe propre à beaucoup et dont Marc est extrêmement jaloux. Du haut de ses 33 ans, Marc n'a jamais passé une seule nuit sans se souvenir de ses rêves avec une clarté cristalline. Bon et mauvais, il se remémore chacun d'eux et même encore aujourd'hui il pourrait vous raconter un des rêves qu'il a fait durant sa septième année sans en oublier le moindre détail. On pourrait croire que cette capacité à dialoguer avec son inconscient a du bon, mais ne vous y trompez pas. Ce n'est pas pour rien que certains matins vous vous réveillez d'un sommeil qui vous a semblé

exempt de toute trace d'onirisme. Il vaut mieux ignorer certains pans de notre inconscient. Ce filtre, cette purge n'est pas là pour rien.

Les rêves de Marc ont fait de lui ce qu'il est aujourd'hui. Un trentenaire à l'imagination débridée, mais souffrant d'une « craintivité aiguë ». Le monde est pour lui un terrain miné, bourré d'engin destructeur et dangereux qu'il regroupe sous la bannière des « autres ». Avoir une imagination débordante, y inclure la donnée « espèce humaine » et ne rien laisser entraver ce qu'elle est capable de faire, fais qu'imaginer le pire est des plus facile.

Rajoutez à tout cela une sensibilité à fleur de peau, une image de soi qui se reflète dans une cuvette de chiotte, des années de frustration, et enfin une colère aussi noire qu'une étoile morte. Agitez, saupoudrez de cauchemars incessants et vous obtenez Marc Ballard.

Et pourtant, malgré ce portrait à l'encre de chine, Marc n'est ni dépressif ni suicidaire. Personne n'a jamais dit de lui que c'était un bon vivant ou un joyeux luron, mais il n'a pour autant jamais songé que la mort serait une amante plus enviable que la vie. Quelque chose pousse Marc vers l'avant, quelque chose le pousse à s'accrocher. Pas l'espoir

d'un changement, ni de celui de lendemain meilleur, il n'est pas aussi naïf que cela, mais une force en lui qu'il ne parvient pas à identifier, lui laisse entendre qu'un jour, il trouvera SA place.

En attendant, il continue sa vie, soumis à une routine dans laquelle bon nombre d'entre nous ont fini par se perdre.

Une routine dans laquelle son travail prend une place importante en termes de temps, ce qui soit dit entre nous l'arrange, car cela nécessite moins d'effort pour combler ce qui reste.

Marc est dessinateur ou comme il préfère le penser illustrateur (comprenez ici, un homme qui met en image les rêves d'un autre).

Actuellement son travail a pris la forme d'une bande dessinée dont le créateur lui a laissé carte-blanche pour ce qui est du côté visuel. De l'avis de Marc le scénario de base est un peu redondant. Une sorte de space-opéra où, après un événement climatique sans précédent, les nations du monde s'unissent pour sauver l'avenir de l'humanité. Pour se faire, elles mettent leurs ressources en communs afin d'envoyer dans l'espace un équipage à la recherche d'une nouvelle terre fertile pour notre espèce. Un pitch basique

qui n'a pas grand-chose d'original. Si Marc a accepté ce projet, c'est uniquement à cause du traitement que l'auteur fait des personnages. Ici, pas de grand héros à la mâchoire carrée, aux biceps tout droit sortis d'une sculpture de Rodin et capables de perdre des hectolitres de sang sans sourciller, ni de pseudo bombasse à la poitrine opulente parcourant l'espace en poom-poom short et t-shirt mouillé. Non rien de tout cela. À vrai dire, les traces d'héroïsme sont quasi inexistantes, ici il s'agit de personnages sensibles confrontés à des choix impossibles et devant porter une responsabilité énorme qui ferait plier l'échine à toute l'équipe de bras cassés d'Expendables¹.

Marc en est au travail préparatoire. Il a fait quelques esquisses destinées à définir l'identité visuelle des personnages et de l'histoire. Des croquis à l'ancienne : un bon vieux crayon de bois et parfois un fusain.

Il avait tout de suite mis les points sur les I avec la maison d'édition qui avait décidé de soutenir le projet. Hors de question de travailler sur du numérique, même pas la peine d'imaginer qu'il allait dessiner sur une tablette graphique.

¹ Série de film d'action regroupant des vedettes du cinéma d'actions des années 1980 à 2000. On y retrouve en outre, Sylvester Stallone, Jason Statham, Arnold Schwarzenegger, Bruce Willis...

Marc est de ceux qui ont besoin de se salir les doigts. Contrairement à ce qu'il avait pensé, celle-ci avait accepté cette condition et le scénariste semblait lui aussi enchanté à cette idée. Aujourd'hui Marc doit leur présenter son travail, il pense avoir saisi l'âme du projet, mais à force, il sait que chacun a une vision bien propre de ce à quoi peut ressembler la même histoire. Il reste donc sur la réserve tant qu'on ne valide pas sa vision à lui. Et si jamais il s'est planté en beauté, il recommencera à nouveau en tentant de préserver son style et l'histoire que le scénariste souhaite raconter.

Marc enfile un jean sans même prendre la peine de mettre un sous-vêtement et passe sa tête dans un sweat orné d'un papillon dont les ailes sont composées d'os. L'avantage dans sa profession c'est qu'on ne lui tiendra pas rigueur s'il ne respecte pas le dress-code habituel. Bien au contraire, cela semble coller dans l'imaginaire collectif avec le côté « Artiste ».

Les croquis pour *Paradis Perdu* (une allusion assez maline selon Marc au poème du même nom de Milton) sont éparpillés sur la table basse dans le salon de Marc. En regroupant ceux-ci dans la pochette qu'il souhaite emporter,

il saisit une des illustrations qui, d'après lui, donne le ton de l'histoire. Il s'agit d'une série de six cases sur une pleine page. Dans la première, on voit le vaisseau qui transporte l'équipe d'explorateur s'éloigner de la Terre. La case d'après nous montre une jeune femme d'une trentaine d'années regarder par le hublot sur sa droite. Elle observe notre planète d'un air inquiet, on lit de la peur dans ses yeux. Elle a la main posée sur sa poitrine, et semble serrer fermement quelque chose contre elle. Dans la case d'après, le point de vue est placé derrière la femme, légèrement au-dessus de son épaule et en biais. On aperçoit que ce qu'elle tient dans la main est un bijou en forme de croix, le regard de la femme est posé sur ce symbole et une larme coule le long de sa joue. La quatrième case nous montre la femme arrachée son pendentif et le jeter au sol. Son visage mêle tristesse et déception. La case suivante nous montre la femme regarder le néant qui s'offre devant elle, un espace infini, noir, seulement troublé par de faibles points lumineux qui semblent sur le point de vaciller. Et enfin la dernière case, la préférée de Marc. On y voit la croix qui jonche sur le sol métallique du vaisseau, elle est dans l'ombre du corps de la femme et cela semble lui donner un

aspect plus antique, plus délabré. On peine à croire que c'est le même bijou que celui de la quatrième case. Dans l'extrémité en haut à gauche, à peine dans le cadre, mais suffisamment pour qu'on puisse les discerner, on voit les doigts de la femme. Ils sont dirigés vers la croix, cherchant à l'extirper des ombres environnantes.

Satisfait de ce qu'il voit Marc, glisse la planche dans la pochette et la referme. Dommage que personne n'ait pu la voir.

Marc essaiera par la suite de reproduire toute l'intensité qu'il avait mise dans ces cases, mais il n'y parviendra jamais tout à fait. Quant à la planche originale, le sang de Marc a tout recouvert et la croix, comme tout le reste, fut engloutie par les ténèbres.

*

Il y a de forte chance que si Éric avait su la tournure qu'allait prendre la matinée, il serait resté chez lui. Probablement enfoncé dans son canapé dont les ressorts ne servent plus à grand-chose, au point que cela nécessiterait presque une grue pour parvenir à en ressortir. Il aurait tenté

de se faire à l'idée de ne plus avoir de clope en focalisant son esprit sur un des films qu'il se faisait un devoir de voir dans sa vie afin, disait-il, de s'assurer un minimum de culture cinématographique. Sauf que non, les choses ne se sont pas passées comme cela. Il avait envie de fumer et malgré le fait que tout son corps lui disait n'en avoir rien à foutre de sa dépendance au tabac et que ce qu'il aimerait c'est un peu de repos, Éric était sorti chercher des clopes. Il savait en plus qu'il pouvait sans passer pour quelque temps s'il le souhaitait. Sauf que là, c'était loin d'être ce qu'il voulait. Il avait envie de glander, de prendre un verre et de faire se succéder les clous de cerceuil. Il était d'une humeur massacrant et dans ce cas de figure il fumait plus que de raison.

Alors rien à foutre des signaux de son corps, il avait pris la bagnole et s'était dirigé vers le tabac le plus proche. Une autre des mauvaises habitudes d'Éric quand il a les nerfs, c'est d'être imprudent.

Quand il est monté dans sa vieille Twingo grise et toute cabossée, il avait mis le contact et le poste radio s'était mis en marche. Pressé d'arriver à destination, il n'avait pas prêté attention à la musique qui tournait à ce moment-là.

Ce n'est que lorsqu'il fut ralenti dans sa volonté par un de ses maudits passages piétons qui polluent nos villes, qu'il prit conscience de la musique qui résonnait dans l'habitacle. Somewhere *over the rainbow* par Ray Charles. Cela ne collait clairement pas à son état d'esprit actuel et bien qu'en temps normal, il aimait bien cette version, aujourd'hui celle-ci le mettait encore plus en rage. Le pire c'est que tout cela aurait pu être évité si une de fois de plus, il ne s'était pas conduit comme un connard et qu'il avait mis de l'eau dans son vin. Si pour une fois il avait fait passer les envies de sa petite amie avant les siennes. Elle avait voulu aller au cinéma hier soir, pour voir le dernier « film le plus terrifiant de l'année », mais lui n'était pas d'humeur. Elle avait tenté de le convaincre par tous les moyens, lui disant qu'ils sortaient de moins en moins et que contrairement à lui, rester enfermée entre quatre murs avait tendance à la rendre claustrophobe. Il n'avait pas bougé de sa position en lui disant que si elle voulait sortir, libre à elle, elle était grande et pouvait faire ce qu'elle voulait. Lui n'avait pas envie et il n'allait pas se forcer pour le bon plaisir de Madame. Elle était partie en claquant la porte en lui disant que si un jour elle finissait par partir, il ne

faudrait pas qu'il se demande pourquoi. Et lui, abruti qu'il était, qu'avait-il rétorqué ?

- « Comme je te l'ai dit, tu es libre. Fais ce que tu veux. »
Plutôt stupide...

Sarah n'était pas rentrée de la nuit, elle lui avait envoyé un message en lui disant qu'elle allait dormir chez sa sœur.

Elle avait besoin de réfléchir.

Le pire dans tout cela, c'est que jamais il n'avait été aussi amoureux d'une femme que de Sarah.

Voilà en fait ce qui le mettait si en colère, sa propre stupidité.

Ray Charles ne collait pas.

Tout en tentant de rester concentrer un minimum sur la route, il ouvrit la boîte à gants et en sortit une compil qu'il avait tendance à mettre dans ces cas-là. Ironiquement, plus c'était bourrin comme musique, plus cela le calmait.

Lorsqu'il inséra le CD, les premiers gros riffs de *Push it* de Static-X lui firent un bien fou. Le tabac en plus n'était plus très loin, bientôt, il se sentirait vraiment mieux. Il se voyait déjà de retour chez lui, dans son canapé, un verre à la main et une clope au bec. Porté par les hurlements qui compose le refrain, Éric avait martelait le volant au rythme des *Yes*

you push it du chanteur. Il n'avait fermé les yeux qu'un centième de seconde et c'est ce qu'il répéta à l'agent de police qui l'interrogea. Mais cela avait suffi pour qu'il ne ralentisse pas au passage piéton qui arrivait devant lui, cela avait suffi à ce qu'il ne voit pas la silhouette qui déboulait sur sa droite.

Il l'avait vue, mais bien trop tard. Le temps que son cerveau lui fasse comprendre ce qui allait arriver, qu'il envoie un signal à son pied droit afin d'appuyer de toutes ses forces sur la pédale de frein, le choc avait déjà eu lieu. Même le coup de volant qu'il avait mis est arrivé trop tard. Éric se souviendra toute sa vie du bruit sourd que fit le corps de cet homme lorsqu'il vint embrasser l'avant de sa voiture. La tête d'Éric avait heurté le volant et il lui fallut quelque seconde pour se remettre du choc. Il apprendra plus tard qu'il n'aurait aucune séquelle, pas même un petit traumatisme cérébral. Tout cela accentuera encore plus son sentiment de culpabilité. Pour le moment, il est un peu à l'ouest et a du mal à interpréter ce qu'il voit. Lorsqu'il tourne la tête et voit qu'un étranger est venu pisser le sang sur le siège côté passager, ce qui lui vient à l'esprit est une pensée sans teneur : *ah tiens !*

Un passant tente d'ouvrir la portière côté passager en criant : « Monsieur ? Monsieur ? » et c'est à cet instant qu'Éric a saisi l'horreur de la situation. La tête d'un homme est passée par son pare-brise, des éclats de verre se sont figés un peu partout dans son visage. L'homme a les yeux ouverts, mais ne semble pas être conscient. Son regard vide observe son sang faire *floc, flocc* en se déversant sur le siège passager au-dessous de sa tête. Des feuilles de papier volent autour de la Twingo. Certaines sont plaquées contre les rétroviseurs, d'autres virevoltent au-dessus de la scène comme des charognards attendant de pouvoir dépiauter une carcasse. L'une d'elles, balayée par le vent, s'engouffre dans le trou béant qui fut autrefois un pare-brise. Elle vient s'écraser sur le siège ensanglanté et lorsqu'elle entre en contact avec le sang de l'homme dont les pensées se vident dans l'habitacle, elle vire aussitôt au rouge. Sans savoir pourquoi, cette vision remplit Éric d'effroi. Il a à peine le temps de comprendre qu'il s'agit d'un dessin. La seule image que son cerveau parviendra à identifier avant que la vague écarlate n'engloutisse tout est le bout d'une main. Ensuite tout ne fut que rouge.

*

Claire était en salle de repos lorsqu'elle fut appelée à la rescousse. Son prénom fut diffusé haut et fort par les haut-parleurs disséminés dans les couloirs de l'hôpital. Pour dire vrai, Claire était un peu contrariée. Cela faisait à peine quinze minutes qu'elle s'était assise dans le but de prendre une pause et la voilà à nouveau demandée. Mais elle se fait une raison, car c'est à la fois ce qu'elle aime et ce qu'elle déteste dans ce boulot. Ici le mot « routine », on ne connaît pas.

Vous pouvez poser la question à n'importe quelle personne qui travaille en milieu hospitalier, elle vous confirmera cette vérité. La voilà donc tirée de son temps de repos, Claire réagit vite et il ne lui faut que quelques secondes pour arriver au poste des infirmières d'où vient l'appel.

L'infirmière en chef, une grosse femme à la cinquantaine bien tassée, lui tend un dossier. Patricia n'était ni sympa ni chiante, elle s'évertuait à faire son boulot, mais en gardant un détachement qui pouvait passer parfois pour une forme de dédain.

- « Nouveau client pour toi ma belle. Il ne devrait pas être

des plus chiant, il est dans le coaltar pour le moment. La trentaine, il sort du bloc suite à une rencontre surprise avec un pare-brise. Ces constantes sont bonnes. Faut vérifier sa perf' et penser à s'occuper du tube qu'on lui à planter dans la tige »

Patricia lui adressa un sourire sadique, car elle savait pertinemment que c'était souvent la partie du boulot que les infirmières appréciaient le moins. La vérification des sondes urinaires n'a rien de très glamour contrairement à ce que certains pourraient penser. Devoir inspecter le sexe d'un homme qui n'est plus en capacité d'uriner seul, met toujours Claire mal à l'aise. Elle sait que certaines de ses collègues ont appris à prendre ça à la rigolade. Parfois, en salle de repos, elles échangent sur le gabarit de l'engin des patients qui leur sont alloués. On assiste alors soit à une pléiade de moqueries ou alors à une forme d'incrédulité mêlée de curiosité. Ici quoi qu'on en dise, tout est une question de taille. Claire sait que certaines de ses collègues les plus délurées vont quelquefois jusqu'à prendre des photos.

Elle se souvient de la première fois où elle a été confrontée à ce qu'elle considère comme un manque de respect pour

les patients et une éthique des plus douteuse. Ce jour-là, sa pause n'avait pas été écourtée et elle finissait tout juste le sandwich qu'elle s'était préparé. Vanessa, qui depuis ne travaille plus à l'hôpital (pas plus mal si vous voulez l'avis de Claire), avait alors déboulée dans la salle de pause en gloussant comme une collégienne à qui on aurait roulé sa première pelle.

- « Hé, les filles, venez voir ça. Vous n'allez pas en croire vos mirettes. »

Vanessa s'était alors placée derrière Claire, en attendant que les deux autres filles (Florence et Denise si les souvenirs de Claire sont bons) présentes les rejoignent.

Une fois le cercle composé, Vanessa sortit son téléphone et quelques effets de suspens plus tard, elle dévoila ce qui l'avait mis dans cet état. Il s'agissait d'une photo. Sur celle-ci on voyait Vanessa, la bouche formant un « oh »

d'étonnement des plus forcés avec devant le visage, un sexe énorme noyé dans une masse de poils frisés noirs. Le sexe était vraiment énorme et devait bien faire la même taille en longueur que la tête de Vanessa. Florence et Denise, en voyant la photo, avaient reproduit le « Oh » figé de Vanessa et elles s'étaient mises à leur tour à glousser.

Claire, elle, avait honte d'avoir laissé ses yeux se poser sur la photo. Elle détourna les yeux rapidement, mais trop tard. Son cerveau avait enregistré l'image et elle savait qu'inconsciemment, à chaque fois qu'elle irait voir un patient, elle se demanderait s'il s'agissait de l'homme au « Oh ». Claire s'était alors levée et avait secoué la tête en signe de réprobation. Vanessa lui avait alors dit de ne pas jouer les saintes nitouches.

- « Je ne joue pas les saintes, mais je ne jouerais pas non plus à la salope juste pour te faire plaisir », avait alors rétorqué Claire.

Cela avait eu le mérite de couper court à toute conversation. Après cet échange, les discussions avec Vanessa se limitèrent à un bonjour ou un au revoir quand elles se croisaient dans les couloirs.

Claire saisit le dossier que lui tend Patricia, et comme à son habitude, la première chose qu'elle regarde est le nom et le prénom du patient. Elle se rappelle qu'une de ses professeurs lui avait dit qu'avant les symptômes, les constantes, les indications, ce dont il fallait prendre conscience c'était qu'il s'agissait d'une personne, d'un être humain. Le reste pouvait venir après, elle avait largement

le temps pour l'assimiler en se rendant au chevet du pat...
de Marc, se reprit Claire en lisant le prénom sur le dossier. Marc Ballard était un jeune homme de 33 ans qui avait été ramené par les pompiers suite à une collision avec un véhicule. Il souffrait de multiple coupure au niveau du visage et du torse. On avait décelé plusieurs microfractures sur le crâne, mais rien d'inquiétant, semblait-il. Pas de commotion cérébrale d'après le rapport du médecin. L'arête du nez était cassée en trois endroits et Marc avait dû passer au bloc afin qu'on lui retire les nombreux éclats de verre figés dans sa peau et quelques-uns, plus dangereux qui s'était logé dans l'orbite de son œil droit. Le chirurgien avait réussi à retirer tous les éclats, mais, pour ce qui est de l'œil, il ne pouvait se prononcer sur une récupération complète ou non de l'acuité visuelle. Pour une raison que le chirurgien n'avait pas identifiée, Marc ne revenait cependant pas à lui. On lui avait fait passer une IRM pour vérifier la présence de lésions ou de quelques anomalies qui soient, mais hormis les micros-fracture sans grande incidence, rien n'avait été décelé. Rien hormis une activité cérébrale qui ne collait pas avec un état comateux. Marc avait été mis sous Morphine et il fallait vérifier ses

constantes à une fréquence régulière. Comprenez que ne sachant pas ce qui faisait qu'il ne se réveillait pas, le chirurgien avait les pétoches qu'il passe l'arme à gauche sans prévenir. Mais la première sentence passe plus facilement en général face aux proches.

Claire était maintenant devant la Chambre 148, le dossier refermé et glissé sous le bras.

- « Bonjour Marc, dit-elle en pénétrant dans la chambre. Je suis Claire et en attendant que vous alliez mieux, c'est moi qui vais m'occuper de vous ».

*

Il n'a aucune idée de là où il se trouve. Est-ce qu'il est encore à Rénocha ? Difficile à dire dans cette obscurité. Pas le moindre repère à l'horizon. Marc fait un tour à 360° et balaye son univers du regard. Il plisse les yeux et croit discerner une lueur au loin. C'est tellement faible qu'il se demande si ce n'est pas son cerveau qui lui joue un tour en tentant de rendre l'obscurité plus accueillante. Notre imagination a parfois le pouvoir de nous faire voir ce que l'on souhaite et Marc le sait bien. Pensez au récit d'hommes

croyant voir une oasis en plein désert ou ceux des hommes et femmes voyant le Christ dans leur soupe ou une flaque d'urine.

Bien décidé à savoir de quoi il retourne, Marc s'avance dans cet horizon d'ombre. Au fur et à mesure des pas qu'il fait, la faible lueur le devient un peu moins. Au bout d'une trentaine de pas, il est sûr de ce qu'il voit, sûr que ce n'est pas une sorte de mirage. Mais une chose le perturbe. Il s'avance oui, mais il a également l'impression que ce qu'il discerne vient vers lui. Sinon comment expliquer qu'il en soit aussi proche en si peu de temps ? Marc s'arrête et constate avec surprise que oui, le monde autour de lui bouge et que la lumière qu'il voyait au loin se rapproche. Elle n'est plus qu'à quelques mètres maintenant et Marc discerne que ce n'est pas seulement une lumière, mais toute une scène qui s'offre à lui. Cela lui fait l'impression d'assister à une pièce de théâtre dont il serait le seul et unique spectateur. Il voit un lit d'hôpital, des murs blancs avec un liserait vert qui court à hauteur de taille. Une femme se tient dans l'encadrement de la porte de la chambre et regarde en direction du lit avec bienveillance. Marc n'arrive pas à distinguer son visage, il est comme

flouté. Marc tourne son regard vers le lit et après quelques instants, il comprend que c'est lui qu'il voit. Rien ne peut lui permettre de faire cette déduction, car la personne qui gît sous les draps a le visage recouvert de bandage et la peau autour des yeux est tellement tuméfiée qu'on ne peut pas identifier le moindre trait. Mais il sent aux frissons qui le traversent qu'il ne peut en être autrement.

Le souvenir évanescant d'une voiture grise se dirigeant vers lui traverse alors son esprit.

L'espace autour de lui redevient noir, comme si le metteur en scène avait crié « couper » et que les projecteurs s'étaient éteints. Marc est à nouveau seul dans l'obscurité. Peut-être pas aussi seul que cela en fait. Il entend un bruit. Un bruit sourd et mouillé. Il ferme les yeux pour essayer d'en saisir la provenance, mais il se rend compte que le son vient de tout autour de lui. Il a même l'impression de le sentir résonner en lui. Marc rouvre les yeux et sous ses pieds, dans le vide, il voit le croquis en six cases qu'il avait fait pour *Paradis Perdu*. Mais cette planche-là fait bien six mètres par neuf. Des taches viennent obscurcir les traits dessinés de sa main. À chaque fois que l'une d'elles apparaît, le même son étouffé résonne tout autour et en

Marc. Bientôt toute la feuille est recouverte par l'obscurité. Marc repense à la croix. Il ferme les yeux et met son imagination au travail. Son esprit en dessine mentalement chaque contour, chaque nuance. Elle est un peu abîmée par le poids des années et les arêtes ne sont plus aussi régulières qu'à l'origine. La croix a rempli son office de symbole réconfortant, mais elle en porte les stigmates. Il la visualise dans sa main et a presque l'impression de sentir la froideur de l'argent contre sa paume. Il imagine une inscription gravée au dos : *tu peux choisir la croix que tu portes*. Cela le fait sourire.

Marc ouvre, à nouveau les yeux, et se retrouve presque aveuglé par la lumière crue à laquelle sont soumises ses rétines. Si l'instant d'avant tout n'était que ténèbres, celle-ci était tout du moins moins agressive que toute cette lumière. *De l'Enfer au Paradis sans passer par le Purgatoire*, pense Marc.

Peu à peu la lumière semble se diffuser et devient plus supportable. Marc commence à discerner des nuances et des formes autour de lui.

Soudain il se fige, une forme vient d'apparaître brusquement devant lui. Elle semble le jauger.

- « Marc, Marc ? Vous êtes réveillé ? »

Marc cligne des yeux et la forme floue devant lui prend de la consistance. Il comprend qu'il s'agit de la femme qui le regardait avec bienveillance dans son petit théâtre personnel.

- « N'essayez pas de parler, vous avez un tube dans la gorge. Ouvrez la main si vous me comprenez ».

Marc demande à sa main de s'ouvrir alors qu'il n'a même pas conscience qu'elle est fermée. Il n'est pas sûr qu'elle s'exécute, il ne la sent pas. Il se concentre davantage et soumet à nouveau la même requête à son membre. *Allez, vas-y, allez !*

« Oui, parfait. Très bien, Marc. Je reviens tout de suite, OK ? Je vais appeler le médecin, d'accord ? »

Si je dis non, pas d'accord, ça va vraiment changer quelque chose ? pense Marc. *Ah non j'oubliais je ne peux rien dire j'ai un putain de tube dans la gorge. Donc soit, je suis d'accord.*

La femme s'éloigne de lui et presque sur le pas de la porte, elle se retourne.

- « Content de vous voir Marc. Cela fait longtemps que nous attendions que vous vous réveilliez ».

Et elle disparaît.

Marc ferme les yeux, il y a décidément trop de lumière dans cette pièce. Il a l'impression d'émerger d'une de ses bitures dont il s'assomme parfois. Il a un goût de merde dans la bouche et celle-ci lui fait l'effet d'être emplie de boules de coton.

Cela fait bien longtemps que nous attendions que vous vous réveilliez, a-t-elle dit. Ça fait combien de temps que je gis dans ce putain de plumard ? Ça ne peut pas faire si longtemps que ça, je n'ai même pas envie d'aller pisser. Encore quelqu'un qui a tendance à exagérer.

Dans le confort de ses paupières closes, à l'abri de cette lumière crue qu'il lui fait penser à un abattoir, Marc attend que le médecin et la femme présente à son réveil arrivent.

*

Ni Marc ni Claire n'ont remarqué ce qui s'est produit lorsque Marc a repris conscience. Claire était plongée dans ses yeux, attendant de voir s'il comprenait encore ce qu'on lui disait ou si son cerveau avait fondu comme une crème

glacée au soleil pendant son coma. Marc lui n'avait pas retrouvé de sensation, son corps lui faisait l'effet d'être celui d'un étranger donc pas étonnant qu'il ne l'ait pas senti dans sa main. Tel Satan chutant du Paradis, la croix gît maintenant sur le sol froid de l'hôpital. Si on se rapprochait un peu, nous pourrions lire l'inscription *Tu peux choisir la croix que tu portes* gravée dessus. La femme de ménage qui viendra tandis que Marc passera des examens de contrôle n'aura aucun remords à la glisser dans la poche de sa blouse. Elle se dira que c'est un cadeau tout trouvé pour sa fille de 18 ans qui semble avoir choisi le plus connard de tous les petits copains. Elle lui a pourtant dit qu'elle avait un mauvais pressentiment concernant cet Anthony, mais peu important. Sa fille avait choisi de ne pas l'écouter. Lorsque les choses dégèneront, ce qui arrivera forcément, cette croix sera un rappel de ne pas venir se plaindre auprès de sa mère. Alors oui Dolorès, n'a aucun remord lorsqu'elle met la main sur le bijou de l'homme de la Chambre 148. De toute façon d'après elle, ce genre de bijou sied bien plus à une femme qu'à un homme. Lorsqu'elle remarquera l'inscription gravée au dos, elle ne pourra s'empêcher de faire un trait d'esprit qui la rendra

enjouée pour le reste de sa journée. *Cette croix est un don du ciel*, se dira-t-elle la fourrant discrètement, mais rapidement dans sa blouse.

*

Alors qu'il tente d'expliquer la situation à son patient, le docteur Fivelle fait de son mieux pour avoir l'air professionnel.

Ce n'est pas une bonne journée pour lui.

Aussi bien sur le plan personnel que professionnel. Antonio Fivelle éprouve aujourd'hui, pour la première fois, ce que nombre d'entre nous ressentent plusieurs fois dans leur vie.

Le sentiment désespérément inquiétant de ne pas être à sa place dans sa vie. En temps normal, sa vie personnelle vient contrebalancer les difficultés liées à son travail et inversement, mais aujourd'hui ce n'est pas le cas.

Aujourd'hui Antonio n'a plus rien auquel se raccrocher, alors il fait comme tout le monde dans ce genre de situation ; il porte un masque pour ne pas montrer sa peur.

Le masque du docteur est facile à porter. Pas besoin d'être très doué pour la comédie, car même si vos lignes de texte

se mettent à vous échapper ou que vous perdez le charisme du rôle que vous jouez, il reste toujours l'utilisation des termes médicaux pour vous sauver la mise. Ça et le fameux « on en saura plus après les examens » sont une arme redoutable qui peuvent vous sortir de la plupart des situations connues. Même en cas de mort d'un patient en salle d'opération, ces petits effets de manche font mouche. Mais aujourd'hui Antonio est confronté à une situation qu'il ne comprend pas. Si on lui avait demandé son avis sur le patient de la chambre 148, il aurait mis sa main à couper que celui-ci ne se réveillerait pas, ou alors qu'il finirait dans un état végétatif. Son coma n'avait rien d'ordinaire et ne semblait pas justifié, et Antonio sait qu'en règle générale les événements inexplicables finissent mal en médecine. La science n'aime pas que la raison lui échappe. Mais non, cette fois, son intuition lui a fait défaut. Le patient de la chambre 148 s'est réveillé et pire, il semble en parfaite santé. À dire vrai s'en est même inquiétant, l'IRM qu'on lui a faite juste après son accident n'a rien à voir avec celle post-réveil. Il a recouvré toutes ses capacités cognitives et elles semblent même plus développées qu'avant. Comme si le coma n'avait pas été seulement

régénérateur, mais créateur. Antonio a déjà vu ce genre de chose, mais pas à un tel niveau.

- « Mr Ballard... »

- « Marc, docteur, appelé moi Marc s'il vous plaît. Je n'aime pas entendre mon nom de famille », le coupa Marc.

- « Très bien, Marc alors. Comme je vous le disais, vous avez entièrement récupéré des séquelles de l'accident. Pour dire vrai et sans fausse modestie, nous n'y sommes pas pour grand-chose. Votre corps a fait l'essentiel du travail.

Nous n'avons fait que vous surveiller. Vous avez un organisme qui semble particulièrement résilient. À tel point que nous aimerions vous garder un peu en observation même si je me doute qu'après tout ce temps, vous devez n'avoir qu'une seule envie, prendre vos jambes à votre cou. »

- « Si vous commenciez par me dire à quoi correspond tout ce temps, parce que je n'en ai pas la moindre putain d'idée. Ça fait quoi une semaine ? Deux ? Quelques jours ? »

demanda Marc agacé

- « Calmez-vous, d'accord ? En fait, vous êtes resté dans le coma durant exactement 15 mois 3 semaines et 2 jours.

Nous n'avions plus beaucoup d'espoir de vous revoir.

Marc croit d'abord que c'est une blague stupide de médecin, mais la mine sérieuse du toubib ainsi que le regard dépité de l'infirmière quand il a dit « peu d'espoir », lui fait vite comprendre que tout cela n'a rien d'une blague. S'il n'était pas allongé, il est sûr qu'il aurait senti ses genoux céder sous la nouvelle.

- « Plus d'un an... » murmure Marc pour lui-même.

- « Écoutez, j'ai conscience que ça doit vous mettre un coup d'entendre cela. Si vous voulez, je repasse plus tard pour discuter de la suite ? »

- « La suite ? La suite, c'est que je veux rentrer chez moi. Si je n'ai pas de raison de rester, si tout va bien, je veux rentrer chez moi » dit Marc qui ne put réprimer un sanglot.

- « Mais vous... »

- « Docteur, vous n'avez pas compris. J'exige de pouvoir rentrer chez moi ».

- « D'accord, d'accord, je vais voir pour préparer votre sortie. », répond Antonio dépité. Ce patient avait décidément tout pour l'agacer.

Lorsqu'il sort de la chambre, Antonio ne peut s'empêcher de penser « espèce de petit con ». Lui aussi aimerait pouvoir tout envoyer balader. Dire merde à tout et rentrer

chez lui.

Rentrer et retrouver Sylvain...

Non, ça, ce n'est plus possible. Ce cher Sylvain n'est plus à la maison. Il a dû en avoir marre de tailler des pipes et de se faire emmancher ou alors c'est la pression de sa famille qui avait été trop forte. Toujours est-il que ce Sylvain avait fait son « coming-in », il avait décidé de ne plus être gay.

L'amour et les moments qu'il avait partagés avec Antonio n'avaient été qu'un instant d'égarement, « un coup de folie », avait-il dit (sans toutefois y attacher la moindre connotation sexuelle). Sylvain voulait fonder une vraie famille avec femme et enfants, il ne voulait plus être celui qui se fait prendre. Il voulait devenir un homme, un vrai.

Pauvre macho de merde qui ne peut se penser important qu'en prenant les autres, et en enfournant une femme sur laquelle il ne peut qu'avoir le dessus, lui et son corps

d'Apollon. Pauvre merde incapable de se connaître et de savoir ce qu'il est vraiment. Pauvre connard qui préfère

plaire à tous, plutôt que de suivre le cœur qui bat dans sa poitrine. Va te faire foutre, allez tous vous faire foutre,

pense Antonio en rêvant de pouvoir lui aussi se réveiller et s'apercevoir que tout cela n'était qu'un mauvais rêve. Mais

les larmes qu'il sent lui monter aux yeux, lui rappelle que tout cela est bien réel.

*

Lorsque le docteur Fivelle a quitté la chambre, Claire fut d'abord tentée de le suivre. Elle s'était dit que peut-être Marc avait besoin d'être seul pour encaisser la nouvelle. Mais au moment où elle allait pour lui dire « à plus tard », elle lut dans son regard que ce n'était pas le cas. Cet homme avait besoin d'elle. Ses yeux lui demandaient de rester. Claire savait que certaines situations se passent de mots.

Celle-ci était l'une d'entre elles. Claire se rapprocha du lit où Marc était allongé et alla s'installer dans le fauteuil juste à côté. Elle se demande si elle devrait poser la main sur celle de Marc en signe de réconfort puis elle se dit que le simple fait de se demander si cela est judicieux suffit à répondre que ce n'est pas une bonne idée.

Alors elle reste là, silencieuse et bienveillante. Marc la regarde sans rien dire. Il ressemble à un petit garçon se réveillant d'un cauchemar. Claire ne peut s'empêcher de le

plaindre en le voyant ainsi. Comme s'il avait lu dans ses pensées, Marc semble se ressaisir, son visage se durcit.

- « Aidez-moi à me lever s'il vous plaît. J'ai les jambes engourdis. »

Claire se lève du fauteuil et avec prévenance, elle aide Marc en faisant glisser ses jambes hors du lit. Elle passe une main sous son bras et va la poser dans son dos pour le soutenir si la force vient à lui manquer.

- « On y va quand vous voulez », lui dit Claire.

Comme s'il s'apprêtait à faire un saut de la foi, Marc prend une profonde respiration. Lorsque la plante de ses pieds entre en contact avec le sol, il ressent une sensation de froid intense et de picotement dans tout le bas de son corps. Il a les jambes qui vacillent, mais avec le soutien de Claire, il parvient à trouver l'équilibre et à se mettre debout.

- « Merci », lui dit-il en dégageant le bras de Claire. « Ça va aller maintenant ».

Alors qu'il fait un pas en avant, le corps de Marc retrouve la verticalité et le sang se remet à irriguer correctement ses jambes. Dans une autre réalité sans femme de ménage chapardeuse s'appelant Dolorès, Marc aurait posé le pied sur la croix qu'il avait dessiné il y a de cela plus de quinze

mois pour un projet qui au jour d'aujourd'hui soit n'existe plus, soit à continuer sans lui. Dans cette autre réalité, les choses auraient peut-être alors été différentes. Peut-être que tout aurait pu être évité...

Nous ne le saurons jamais. Le problème avec les possibilités alternatives et les réalités parallèles, c'est qu'elles nous laissent entrevoir tout un éventail de possible, mais sans jamais nous laisser y accéder. Dans la vraie vie, chaque choix est irréversible et nous emmène sur un seul et unique putain de chemin. Pas de possibilité de faire demi-tour pour finalement tourner à droite et éviter le cul-de-sac, pas de nouveau calcul de la trajectoire quand vous vous êtes paumé. Non rien de tout ça. Dans la vraie vie, Marc va donc vers les toilettes en titubant, les jambes tremblantes sous l'effort qui leur ait demandé aussitôt après avoir repris du service. Il n'y va pas forcément parce qu'il a envie, mais juste pour faire autre chose que de rester allongé en se répétant «15 mois, 3 semaines et 2 jours ». Cela lui permettra par la même occasion de vérifier que tout marche correctement de se coté là.

- « Marc ? Je dois vous prévenir que vous allez avoir une impression bizarre quand vous allez uriner. C'est normal.

Souvenez-vous qu'on vous a retiré votre sonde il y a peu, donc ça risque d'être quelque peu sensible. »

- « Si je comprends bien vous m'avez donc vu à poil plus d'une fois ? Vous avez touché à mon intimité ? » demande Marc.

Gênée, Claire ne sait pas trop quoi répondre à cela d'autant plus que Marc lui tourne le dos sans, visiblement, se rendre compte qu'il lui expose son séant.

- « Le fantasme de l'infirmière doit prendre racine quelque part là-dedans. Certains hommes ne peuvent s'empêcher de croire qu'une femme ne peut rester insensible aux charmes hirsutes d'une queue. La plupart des fantasmes viennent souvent d'un quotidien vu par l'œil d'un vicelard... désolé je divague. Je ne voulais pas être grossier. »

- « Ne vous excusez pas. »

- « Ouais », se contente de dire Marc en refermant la porte des toilettes.

Une fois la porte close, il reste quelque instant coi devant la cuvette des chiottes, anticipant ce qui va se produire quand sa vessie va se mettre au travail. Plus par paresse qu'autre chose, il décide de faire une entorse à ce plaisir machiste d'uriner debout et pose son cul sur le plastique

froid. Il plisse les yeux au moment où il sent l'urine sortir de son urètre, mais, à son grand soulagement, il ne sent aucune douleur. Une légère gêne tout au plus. Son esprit libéré d'avoir mal, Marc le laisse vagabonder. Il se demande ce qui a pu se produire dans son petit monde depuis l'accident. Est-ce qu'il y a eu des bouleversements majeurs dans le monde ? L'échiquier des grandes puissances a-t-il été remanié ? Est-ce qu'un clown est toujours président des États-Unis ? Peu avant l'accident, la peur semblait tenter de se faire une place dans le paysage géopolitique ; des innocents mourraient pour servir une idéologie travestie et devenue proclamation de guerre... était-ce toujours le cas ? Où en était la peur aujourd'hui ? Quel visage avait-elle pris ? Marc a du mal à se l'avouer, mais même si ces questions sont légitimes, elles sont aussi impersonnelles et quoi de plus normal quand cela vous permet de vous cacher que votre vie à vous, n'a très certainement, pas été bouleversé par votre absence. Hormis les projets en cours, qui a été gêné par son absence ? La plupart des membres de sa famille nourrissent les vers et le reste l'évite avec la plus grande habileté.

Ses amis ? Les années passant, il a fini par s'éloigner, les

faisant passer en arrière-plan, se refermant de plus en plus sur lui-même et son monde fait de cases et de bulles.

Naturellement les liens tissés se sont peu à peu délités, telle une toile d'araignée sur laquelle on tire de plus en plus et qui finit par céder. Marc était l'araignée et ses amis avaient fini par le chasser d'un coup de balai bien senti. Rien de triste à cela pourtant. C'était un choix qui s'était imposé et il le vivait très bien. Sa nature avait tracé un sillon étroit que lui seul pouvait emprunter, pas de place pour des compagnons de route.

- « Tout va bien ? »

Marc est tiré de sa rêverie par quelqu'un qui frappe à la porte des toilettes.

- « Oui, oui, laissez-moi un instant. J'arrive », répond-il

Marc se relève et au moment de tirer la chasse constate que des filets de sang flottent au milieu de sa pisserie. *Sûrement dû à cette putain de sonde*, pense-t-il.

Lorsqu'il ressort de la pièce, l'infirmière est juste derrière la porte, l'air inquiet.

- « Tout va bien, ne vous en faites pas. J'avais juste besoin de prendre 5 minutes pour moi. Vu que vous m'avez vu nu, pensez-vous que pour rééquilibrer un peu les choses vous

pourriez me dire votre prénom ? »

- « Loin de moi l'idée de vous prendre de haut, mais mon prénom est accroché sur ma blouse Marc », lui répond-elle
- « Oui je sais bien et je l'ai remarqué, mais je trouvais ça plus galant que de vous demander de me montrer vos seins. Donc j'ai préféré faire comme si je ne l'avais pas vu, mais puisque vous venez de m'être fin à ma tentative chevaleresque peut-être que vous pourriez me montrer... »
commence Marc en esquissant un sourire en voyant le visage de Claire se braquer et prendre les traits de l'indignation.

- « Me montrer où sont mes affaires » poursuit-il amusé par l'effet qu'il a produit.

Claire sourit elle aussi.

- « Tout est dans l'armoire. Malheureusement certains de vos effets personnels ont dû être jetés. Ils étaient souillés de sang et nous n'avons pas eu d'autres choix. »

Ce qui reste de ses effets personnels se résume en fait à peu de choses, se dit Marc lorsqu'il ouvre l'armoire. Une paire de chaussures, son portefeuille, les clés de son appartement et... un tas de vêtements qu'il ne reconnaît pas ainsi qu'une enveloppe. Marc se retourne vers Claire :

- « Ceci n'est pas à moi »

- « Oui. Après votre accident, l'homme qui vous a renversé est venu vous rendre visite et il a tenu à vous laisser cette lettre ainsi que quelques habits. Il nous a dit qu'il comprendrait si vous n'en vouliez pas et que si c'était le cas, il fallait qu'on le distribue aux sans-abris qui finissent parfois à l'hôpital. Il est venu plusieurs fois vous savez... »

- « Quel bon samaritain », la coupa Marc. « Venir rendre visite à celui qu'il a renversé. Heureusement que le monde peut compter sur des gens comme ça. Je ne le remercierais jamais assez. Suis-je réellement assez digne pour accepter les vêtements d'un homme aussi bon ? »

Claire ne sut quoi répondre, elle trouvait ça dur, mais comprenait la réaction de Marc. Plutôt que chercher en vain sur quelle teneur répondre, elle décida de quitter la pièce.

- « Je vous laisse respirer un peu d'accord ? Je reviens vous voir quand j'en sais plus sur votre sortie et si vous voulez je vais voir pour vous trouver d'autres vêtements ? »

- « Non laissez. Ceux-ci feront l'affaire. Il m'a pris plus de 15 mois de ma vie, je peux bien prendre ses fringues non ? »

Lorsque Claire sort de la chambre et qu'il se retrouve seul, Marc prend appui sur l'armoire.

Il retire sa blouse et tandis qu'il fait siens les vêtements d'un autre, il se répète : *15 mois, 3 semaines, 2 jours, mes fringues et mes planches... Putain d'enculé de chauffard !*

*

Marc,

J'ai pendant très longtemps hésité à vous écrire, ne sachant trop comment vous pourriez prendre ma démarche.

Je dois avouer aussi que le fait de ne pas parvenir à trouver comment m'y prendre et quels mots seraient suffisamment juste a également joué. Je ne vous écris pas pour m'excuser ou dans une vaine tentative de me justifier.

Je ne vais même pas essayer de trouver des excuses. Ce serait désobligeant. Vous dire que je suis désolé ne remédiera en rien à votre situation, cela ne va pas vous offrir à nouveau le temps que je vous ai fait perdre. Non, je ne suis pas stupide au point de vouloir être pardonné.

Le but de cette lettre est ailleurs et j'espère que je parviendrais à l'atteindre.

Dans le même ordre d'idée, sachez que les vêtements que je vous ai laissés n'ont absolument pas vocation à remplacer les vôtres. Je sais que ceux que peuvent dépanner les hôpitaux viennent la plupart du temps de don de particulier. Je voulais vous éviter de retrouver le monde duquel je vous ai coupé dans les habits d'un autre. Je réalise à quel point tout ceci est stupide, mais une fois cette idée en tête je ne suis pas parvenu à me l'ôter.

Je vous ai plusieurs fois rendu visite durant votre hospitalisation. J'ai passé de nombreuses heures à votre chevet, scrutant le moindre signe de réveil, le moindre frémissement de votre part. Les infirmières m'ont autorisé à le faire alors que je n'avais pas forcément le droit. J'ai réussi à faire entendre que je me devais d'être avec vous. Je me devais de perdre autant de temps possible que vous.

Je ne voyais pas comment je pouvais continuer à vivre pleinement, comment profiter de chaque instant alors que j'avais ôté cette possibilité à un homme qui n'avait rien fait d'autres que traverser sur un passage piéton.

Je me suis fait un devoir d'essayer de me punir (sachant pertinemment que quoique je fasse je ne parviendrais jamais à équilibrer les scores) de ce que je vous ai fait. J'ai

démissionné de mon travail, je suis devenu tellement détaché que ma petite amie m'a quittée, j'ai même essayé de me jeter sous les roues de nombreuses voitures, mais je vous avoue que je ne suis jamais arrivé à trouver le cran de le faire. Je ne suis pas du genre courageux et pourtant je me doute que la seule pensée de ma mort vous aurait probablement plus réconforté qu'une lettre composée de pleurnicheries et de platitudes.

Je suis arrivée au bout de mes capacités en termes d'autoflagellations, les étapes supérieures nécessitent des attributs que je suis loin d'avoir et ma volonté ne semble pas suffisante.

Je sais que malgré tout ce que j'ai pu mettre en place je suis encore à des kilomètres d'avoir payé ma dette à votre égard. Le paiement de ma livre de chair reste encore à venir. Je ne suis pas en mesure de vous l'offrir par moi-même, mais vous propose de venir vous en saisir. Si cela est votre choix sachez que pour moi c'est la seule chose qui me semble avoir suffisamment de valeur, non pas pour me pardonner ou pour équilibrer les choses, mais seulement pour assouvir la soif de vengeance et la colère que vous devez, à raison, ressentir envers moi.

*Mon nom est Éric Devert, j'habite le numéro 112,
bâtiment F2, 36 rue des Saules à Rénocha. Le code du sas
est le 1408, ma porte reste toujours ouverte. Je vous
attends en espérant que vous vous réveillerez un jour et
que je ne vous ai pas également privé de la possibilité de
me faire payer ce que je vous ai fait.*

*

Marc ne sait pas trop quoi penser de cette lecture. Ces émotions sont aussi confuses que lorsqu'on essaie de regarder une chaîne cryptée sans décodeur. Tout cela accompagné de mots de tête et de nausées pour bien compléter le tableau. Il ne sait pas trop s'il a envie de rire, de déchirer la lettre et d'entrer dans une rage qui lui ferait retourner la pièce dans laquelle il se trouve, ou alors de se sentir désarçonné devant les mots de l'homme qui lui est rentré dedans sans crier gare. Du coup, il reste fixe à regarder les lettres devant lui.

Le paiement de ma livre de chair reste encore à venir...

Vengeance..., colère... Ressentir.

Tout est là. Marc ne sait quoi ressentir et pour une fois le destin est de son côté et lui évite de se triturer le cerveau pour trouver une réponse adéquate.

Marc sursaute lorsque Fivelle pénètre dans la chambre en lui disant :

- « C'est bon Marc, tout est arrangé. Vous allez pouvoir rentrer chez vous. Toutefois, j'aimerais vous revoir d'ici quelques jours. Deux tout au plus. Et je ne saurais trop vous conseiller de ne pas rester seul. Votre réveil a apporté plus de questions que de réponses et nous ignorons totalement ce qui pourrait en découler. Vous pourriez très bien vous effondrer d'ici quelques heures... »

- « Je comprends ce que vous dites doc, mais pour moi, la seule chose qui compte c'est d'être sorti de ce plumard et le reste je m'en accommoderais. Je ne suis plus à cela près. »

Fivelle continua sur sa lancée de conseils et de recommandations tandis que Marc enfilait les restes de sa vie passée dans un sac plastique que lui avait apporté Claire.

Marc ne l'écoutait même pas. Il voulait se barrer de cet

hôpital au plus vite. Peu lui importait d'absolument pas savoir où il irait une fois qu'il aurait franchi la sortie. Il finirait bien par trouver.

- « Faites attention à vous et on se revoit jeudi. Ma secrétaire vous a pris un rendez-vous à 15 h. À la moindre complication, si vous avez le moindre début de symptômes ou quoique ce soit, je veux que vous reveniez sur le champ. Et encore une fois ne rester pas seul. »

Fivelle resta planté devant Marc, attendant visiblement que celui-ci lui confirme accepter les termes de sa remise en liberté.

- « Oui doc, ne vous en faites pas », lui répondit Marc. Ressentant certainement le plaisir du travail bien fait, Fivelle quitta la pièce avec assurance.

Le mot « connard » résonna aussi bien dans son esprit que dans celui de Marc.

Vêtu d'un jean et d'un sweat qu'un inconnu lui avait achetés, Marc scrute le lit dans lequel il a passé plus d'une année.

- « Adieu mon pote. J'espère ne pas te revoir de sitôt », lâche-t-il avant de se retourner vers Claire.

Elle le regarde avec des yeux dans lesquelles Marc croit

voir de l'inquiétude et une once de pitié.

- « Ne vous en faites pas, je ferais attention. Et puis vu à quel point je sais être un connard, vous devriez vous sentir soulagée de me voir partir. Je suis désolé si je n'ai pas été des plus sympa avec vous. Vous avez pris toute ma colère refoulée depuis un an. « Mauvais endroit, mauvais moment » comme dirait l'autre. Rien de personnel. »

Claire se contente de lui sourire et d'un signe de la main lui montre la sortie de sa chambre.

- « Je vous raccompagne », lui dit-elle.

Alors qu'il passe près d'elle, elle passe un bras soutenant sous le sien.

- « Vous risquez d'avoir de petit problème d'équilibre pendant quelques jours et votre motricité risque de vous jouer des tours, mais c'est normal. Votre corps n'a pas bougé depuis longtemps. Venez, je vais vous aider jusqu'à la sortie ».

Marc ne bronche pas. Il sait qu'elle est dans le vrai quand, au bout de dix pas, il commence par avoir du mal à mettre un pied devant l'autre. Il a beau vouloir marcher droit, ses pieds n'en font qu'à leurs têtes et semblent partir en couilles dans toutes les directions, semblant même vouloir

faire demi-tour par moment.

Pendant qu'ils attendent l'ascenseur, il la remercie. Elle se tourne vers lui et encore une fois se contente de sourire.

Marc remarque que l'impression de pitié qu'il voyait dans ses yeux semble avoir disparu.

Lorsque Claire et son fardeau du jour se glissent dans l'ascenseur et que celui-ci descend vers le hall au rythme d'une infernale musique d'ambiance, elle lui tend un étrange boîtier que Marc ne reconnaît pas.

- « Qu'est-ce que c'est », demande-t-il

- « Vous ne pensiez quand même pas que le Docteur Fivelle allait vous laisser partir aussi facilement ? C'est une sorte de dispositif d'homme mort. »

- « Ça promet... »

- « En fait, il porte le nom de ce qu'il est censé empêcher. Si vous tombez brutalement ou alors si vous appuyez sur ce bouton pendant 3 secondes, l'hôpital reçoit une alerte et les secours sont envoyés à votre position. C'était le seul moyen pour que Fivelle vous laisse sortir et j'ai dû négocier pour qu'il accepte »

- « Vous avez... » commence Marc.

- « Oui. Que vous le croyiez ou non, je comprends

parfaitement qu'après tout ça vous n'avez pas envie de passer une seconde de plus dans cet hôpital, mais vous devez comprendre que l'on doit aussi s'assurer que tout ira bien pour vous. Donc j'ai négocié pour vous. Ne me le faites pas regretter. »

Pris au dépourvu, Marc se contente simplement d'un merci puis la musique reprend le dessus.

Ce silence a quelque chose d'insupportable pour Marc qui ne peut s'empêcher de le briser.

- « Si j'appuie dessus, c'est vous qui viendrez ? »

- « Non les secours, je ne suis qu'une simple infirmière. », lui répond-elle avec un ton plus morose que ce à quoi elle pensait.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent enfin et le vacarme du hall de l'hôpital les remet au diapason d'un monde qui n'a pas le temps de vivre, la course reprend.

Claire et Marc s'approchent des grandes portes vitrées qui marquent la limite de l'hôpital et donc du rôle de chaperonne de Claire ;

- « Je pense que vous n'avez rien de simple. », lui dit Marc tendit qu'elle retire son bras de sous son épaule.

Claire lui sourit et cette fois ces yeux sont plus illuminés

que ce qu'il avait vu jusqu'alors ou alors est-ce simplement dû au soleil qui brille à l'extérieur.

- « Prenez soin de vous Marc. Au revoir »

Alors qu'elle s'éloigne et qu'il se retrouve seul, Marc hésite. Tout à coup, la fuite en avant ne lui paraît plus aussi séduisante. Que va-t-il retrouver là dehors ? Qu'est-ce qu'il va devoir faire ? Par quoi commencer ? Rentrer ?

Personne ne l'attend chez lui alors pourquoi ne pas rester un peu ? Aussi insensé que cela peut paraître, cet hôpital lui est désormais plus familier que l'extérieur. Et puis pourquoi vouloir à tout prix être seul alors qu'ici, il aurait Claire pour prendre soin de lui ?

Arrête de tourner en rond. Elle ne faisait que son boulot, rien de plus. Ce n'est pas par plaisir qu'elle t'a récuré pendant toutes ces journées où tu jouais à la belle connasse au bois dormant. Ne prends pas son professionnalisme pour autre chose. Tu as choisi ta vie bien avant ton accident alors affronte-la et arrête de jouer les sans couilles. Une vie misérable qui s'est arrêtée n'aura pas de mal à l'être toujours lorsqu'elle reprend.

Sans céder à son envie de jeter un dernier regard à Claire, Marc quitte l'hôpital.

Son corps tremble lorsqu'il s'extirpe de son dernier foyer en date. Pas parce que son corps est meurtri par plus d'une année passée figée dans le carcan d'un lit d'hôpital. Pas non plus parce qu'à l'entrée de l'hôpital général de Rénocha, trône cette antique statue en bronze d'Hippocrate serrant dans ses mains un crâne humain.

Non.

S'il tremble, c'est parce que ce n'était pas sa voix qu'il entendait dans sa tête...

C'était celle de sa mère.